

8314
6 juin

1916



Bien chère Marguise,

Ce que l'officier dont vous m'avez communiqué la lettre promet de faire, le dimanche, à l'église, pour vous, moi, je le fais tous les jours. Et je veux espérer, malgré tout, que le repos se fera dans votre âme et que la résignation et le courage y rentreront pour n'en plus sortir. La mort est le plus grand des maux : ne la souhaitez pas.

Oui, il a bien souffert à Angers; mais on l'y a bien aimé aussi. En considération de cette affection qu'on lui a témoignée, il faudra, bien chère Marguise, oublier ce qu'il y a souffert — et revenir vous y reposer.

Vous verrez à notre Musée ce qu'il y a offert & vous constateriez que

4188
Son nom y sera conservé en bonne place.

J'ai reçu, en effet, samedi dernier, ce que le cher disparu avait en la délicate pensée de m'offrir et ce que vous avez eu la bienveillance de me faire réserver. Vous avez droit l'un et l'autre à toute ma gratitude, pour ce don magnifique.

La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je vous disais que mon neveu, 18 ans, avait été grièvement blessé au Mont-Homme. Il vient d'être cité à l'ordre du jour et décoré de la croix de guerre. Ses blessures horribles sont en voie de guérison. Il a quitté, lundi dernier, Melun, pour un hôpital du Centre ou du Midi, que je ne connais pas encore.

Lisez un peu. Puisque vous aimez Montaigne, ne vous contentez pas de lire son chapitre sur la mort. Il en a de meilleurs et de plus réconfor-

touts. Ceux-là, il faudra les méditer. 8315.

Les journaux aussi peuvent apporter une diversion à votre douleur. Il faut les lire. Une grande Française comme vous, une amie de Gambetta, ne peut se désintéresser du drame effroyable dont nous sommes les témoins. Nous sommes à un tournant de l'histoire : vous qui avez toujours eu pour l'histoire la plus noble passion, vous ne pouvez pas ne pas suivre les phases de celle qui s'écrit tous ces jours, hélas ! en lettres de sang.

Je suis bien persuadé que vos amis continueront à vous entourer de leurs soins et de leurs attentions et que, parmi ceux-là, le cher M. Marcou ne sera pas le dernier. Je me réjouis beaucoup de le revoir à Angers.

Voulez-vous me rappeler au souvenir des autres, en particulier de M. Liard et de M. Joseph Reinach, qui m'ont témoigné une grande bienveillance ?

Voyez-vous quelquefois, ou plutôt

1168
allez. vous voir quelquefois votre vieil
ami de cœur, M. Combes ? Comme les
autres, il doit, lui aussi, essayer de
ranimer votre courage. Écoutez-le. Ses
conseils sont ceux de quelqu'un qui
vous aime vraiment.

Oui, courage et résignation ! Excusez-moi
de vous répéter encore ces deux mots :
je voudrais tant vous voir aller
mieux !

Veuillez agréer, bien chère Marguerite,
l'assurance de ma respectueuse, très
cordiale et très vive affection.

Ch. Urseau